

Aussi était-on loin de se rapprocher du but. Et les provisions commençaient à manquer.

Quelques couples de bœufs maigres et épuisés tiraient seuls les derniers chariots.

Walter d'Avenel dut réduire les rations.

Ce fut le dernier coup.

Ah ! le duc d'Artwel aurait eu beau jeu à cette heure, s'il était présenté et avaient barré la route à ces fantômes de guerriers, au lieu d'aller se briser contre les murs de la tour d'Avenel.

Comme si la nature, comme si tout se liguaît contre le chevalier de la reine, contre le défenseur de l'infortuné Marie Stuart, les montagnes entassées, abruptes, escarpées redoublaient les difficultés de la marche.

On aurait dit un mur hérissé, dressé devant eux.

Un rempart placé là par une divinité hostile afin de les empêcher de passer... Un certain nombre des chevaux avaient succombé et leur chair exsangue avait assouvi la faim des soldats qui s'étaient précipités dessus.

Les autres servaient aux transports des malades, des blessés, car quelques hommes avaient roulé dans les précipices.

Le chevalier d'Avenel allait à pied, sans se plaindre, donnant l'exemple à ceux dont il était le chef.

Une résignation fataliste courbait tous les fronts.

La petite armée, se traînant lamentablement, avait campé dans un bas-fond au pied d'une suite de montagnes dont elle n'avait pas eu la force de tenter l'ascension, quoique la nuit ne fut pas encore venue.

Au jour, Walter d'Avenel, laissant ses compagnons se reposer, gravit les flancs de cette montagne, suivi de deux ou trois fidèles qui voulurent quand même l'accompagner.

Ceux d'en bas les regardèrent tristement s'éloigner.

Walter marchait en tête, songeur, méditatif, ne se contenant que par sa force de volonté.

Il disparut aux yeux des guerriers restés dans le camp.

Puis ils le revirent sur les rochers escarpés, montant, montant toujours. Des nuages, lourds de pluie, cachèrent la cime du mont ; il ne s'arrêta pas, et de nouveau l'on crut de l'apercevoir.

Puis le vent se leva du haut du firmament et balaça les nuées.

Et l'on distingua de nouveau Walter d'Avenel, comme grand, transfiguré dans le bleu.

Il continuait à gravir : sa silhouette se détachait, saisissante, entre le blanc des rocs, l'azur du ciel.

Il touchait à la crête des monts, il la foulait...

Tout à coup, il s'arrêta...

Un éblouissement passa dans ses yeux ; son bras eut un mouvement brusque que ses compagnons devinèrent plutôt qu'ils ne l'aperçurent ; sa main tendue vers l'horizon dans un geste éivré :

— La plaine ! s'écria-t-il. L'humanité ! la vie !

Les quelques fidèles qui le suivaient à distance se précipitèrent en avant, ayant entendu sa voix sans comprendre, craignant que l'ennemi n'eût frappé la vue de leur chef, l'ennemi venant mettre le comble à leurs maux.

Mais l'extase les cloua immobiles.

C'était sous eux l'irradiation de la plaine noyée des rayons naissants du soleil... Des villages plaquaient leurs groupes de chaumières de loin en loin sur les croupes des vallons fertiles... Oai, c'était l'humanité, c'était la vie, ainsi que voulait de le chanter leur chef !

Leur saisissement, leur ravissement né de cette découverte inespérée fit place à l'enthousiasme... Et leurs mains agrippèrent leurs toques avec frénésie, pour saluer la délivrance.

Les soldats aperçurent du camp ces signes insolites.

— L'ennemi !... prononcèrent-ils, résignés d'avance à la mort.

Mais il n'y avait pas à s'y tromper : les signes qu'ils apercevaient étaient des signes de joie.

— Edimbourg ! lança une voix.

Edimbourg, c'est-à-dire le but, le terme de ce voyage.

— Edimbourg !... Edimbourg !...

Aussitôt mille voix répétèrent ce cri.

Une frénésie, un délire, une ivresse soudaine s'empara de tous ces hommes au visage creusé, aux forces taries, à l'âme éteinte.

Tous sont debout ! En un instant, sous un ordre, le camp est levé, les bagages qui restent encore sont chargés !

Et d'un même mouvement, spontané, saisis par un unanime instinct, les guerriers reprennent leurs rangs et, d'un pas ardent, enfiévré, insensible à la fatigue vaivernante, commencent leur ascension.

Les obstacles disparaissent à présent devant eux.

Ce n'est plus la file traînante, la troupe exténuée des jours précédents : c'est une véritable vague humaine.

Les premiers rangs atteinrent bientôt la cime des montagnes.

Ce sont alors des cris de délire et d'ivresse : des hommes pleurent, d'autres agitent leurs armes.

Les derniers rangs se hâtent pour prendre part à cette grande joie.

Les défaillances des jours précédents sont oubliées.

Les guerriers entourent Walter d'Avenel et lui font une ovation.

L'époux de celle qui, — au temps de sa riante enfance, — portait le nom gracieux de Marie de Melrose, le chevalier de Marie Stuart, contemple tour à tour ses guerriers et la succession des plaines au-dessous de lui.

Il tire son épée, en étend la lame qui flamboie sous le soleil.

— Pour la reine, pour l'Ecosse libre ! s'écrie-t-il.

— Pour la reine, pour l'Ecosse, pour Avenel ! répondent ses soldats. Et vive notre bonne Dame Blanche !

Et il redescend à leur tête l'autre versant, se dirigeant vers ces plaines où l'attend l'inconnu.

LXXX — LES MESSAGERS DE WALTER D'AVENEL

Le chevalier d'Avenel et sa petite armée avaient atteint dans la journée un village de bûcherons.

La rébellion n'avait pas encore gagné ces pays reculés.

L'or corrupteur de l'étranger et la parole gangrenée du mensonge avaient été jugés inutiles ou impuissants auprès de ces rudes et franches natures.

Walter n'eut pas de peine à y recruter des messagers dévoués.

Le chef du village lui présenta deux hommes jeunes et hardis dont il déclara répondre.

Fidèle à ses habitudes de prudence, le chef des clans d'Avenel et de Melrose expédia immédiatement l'un d'eux.

Quelques heures après, l'autre, par une direction différente.

De la sorte, si les ennemis tenaient la campagne et interceptaient un de ses messages, l'autre arriverait.

Sa petite armée, très éprouvée, avait besoin de repos.

Durant les quelques jours qu'elle resterait là à se refaire, ses messages auraient le temps de parvenir jusqu'à la reine et de lui rapporter ses ordres.

Ainsi que l'avait dit le chef du village, c'étaient deux hommes aussi fidèles que résolus.

Malgré les émissaires de lord Rosberg et de ses complices, malgré leurs bandes qui battaient la campagne, ils n'avaient pas tardé d'arriver à Edimbourg, où ils se retrouvèrent.

— Un message du chevalier d'Avenel pour notre reine, avaient-ils dit en se présentant ensemble à la porte du palais royal.

Et ils déposèrent, aux pieds de l'infortunée souveraine, le dépôt dont ils étaient chargés.

Marie Stuart brisa le sceau des deux missives : ainsi qu'elle s'y était attendue, elles étaient identiques.

Et un sourire vint sur ses lèvres, — ses lèvres que les poètes épris d'elle appelaient une fleur épanouie.

Le pli qui lui était adressé en renfermait un autre pour la solitaire châtelaine de Claymore.

— Ils s'aiment, pensa-t-elle avec une lente mélancolie.

Marie Stuart eut vite parcouru le message de Walter d'Avenel.

— Brave et fidèle guerrier ! prononça-t-elle en apprenant le chemin qu'il avait pris afin de lui amener une troupe intacte.

Dans sa joie, généreuse et simple comme elle l'était d'instinct, elle tendit ses deux mains aux courageux et dévoués messagers restés à genoux devant elle.

Eperdus de tant d'honneur, ces hommes du peuple eurent à peine les effluves du rude palage de leur barbe.

Leur souveraine les traitait à l'égal des gentilhommes.

Et ils se sentaient exhaussés à la hauteur des plus nobles sacrifices.

Ces clans généreux, les spontanés mouvements du cœur de cette reine qui fut si souvent femme dans l'acception douce et sympathique du mot, expliquent les dévouements sublimes qu'elle rencontra.

Mélas ! ils ne font que trop expliquer aussi les haines implacables attachées à sa perte par l'envie, l'orgueil, la jalousie blessée.

Marie Stuart interrogea les messagers.

Elle apprit d'eux les difficultés qu'ils avaient eu à surmonter pour arriver jusqu'à la capitale sans être porteurs de sauf conduits de la part des seigneurs confédérés.

Décus dans les espérances qu'ils avaient conçues d'attendre Walter d'Avenel dans leurs défilés fortifiés et d'y avertir son armée, les rebelles allaient profiter du repos nécessaire à ses guerriers pour réunir des troupes et essayer de lui barrer la route.

— Il faut que les fidèles highlanders de Walter d'Avenel viennent montrer leurs vaillantes cohortes dans Edimbourg, murmura-t-elle à mi-voix.

Cette récompense leur était bien due, jugeait-elle.